

# peau noire, masques blancs

Petite-fille d'un émigré ivoirien, Isabelle Boni-Claverie se demande si elle est **trop noire pour être française**. Convoquant ses souvenirs et les discours d'intellectuels critiques, elle analyse les blocages de la société française, trop blanche pour être totalement républicaine.

**C**omme l'analysait l'historien Pascal Blanchard dans l'essai collectif, *La France noire - Trois siècles de présences des Afriques, des Caraïbes, de l'océan indien et d'Océanie* (La Découverte, 2011), les stéréotypes tenaces et les images réductrices persistent dans la manière de percevoir les présences noires en France. La documentariste franco-ivoirienne Isabelle Boni-Claverie interroge ce mystère hexagonal dans son film *Trop noire pour être française ?*, en se fixant d'emblée sur quelques souvenirs édifiants : un sketch ouvertement raciste de Michel Leeb un samedi soir à la télé durant son enfance, des pubs ("Y'a bon Banania", "Oncle Ben's, Woolite...") véhiculant les clichés éternels issus des imaginaires coloniaux (les Noirs paresseux, hyper sportifs, intellectuellement déficients...), le discours de Sarkozy à Dakar pour qui "Thomme africain n'est pas assez entré dans l'histoire", ou encore une interview du parfumeur Jean-Paul Guerlain au journal de France 2, dans lequel il confessait en riant qu'il s'était mis "à travailler comme un nègre", en ajoutant : "je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin..." Or, en dépit de leur caractère nauséabond, ces propos firent à peine scandale dans la société française. Ce silence et cette apathie collective ont eu pour la réalisatrice valeur de symptôme et d'accélérateur de pellicule : de quoi la pousser dans sa volonté de mesurer l'intensité et l'origine de tous les stéréotypes accolés aux Noirs de France, ces Blacks baptisés au fil des siècles, "sauvages", "indigènes", "tirailleurs" ou "nègres", pris et malmenés dans l'histoire d'une France qui, après l'humiliation de la

défaite de 1870 - une "émasculation" selon l'historien Achille Mbembe -, a cherché à se "re-viriliser" avec la colonisation.

La première vertu de son documentaire est d'associer au cadre d'une réflexion politique un niveau de récit très personnel, ancré dans des souvenirs familiaux éclairants. Son histoire remonte à celle de son grand-père, Alphonse Boni, Ivoirien émigré en France en 1924 à l'âge de 15 ans, qui épousa une Française, Rose-Marie, en 1937, bravant alors tous les préjugés d'une petite ville du Tarn, avant de faire une longue carrière de magistrat en Afrique. C'est aussi celle de sa mère, première femme journaliste noire à avoir interviewé à la télé un président de la République française (Giscard) ; et celle aussi d'un père adoptif, membre de la haute société bourgeoise et blanche de Pau et de ses "cercles" privés d'où sont toujours exclues les minorités (de couleur comme de classe sociale), comme la réalisatrice le constate en retournant sur les lieux du délit égalitaire.

**Ce sentiment qu'un Noir n'aurait pas sa place dans les lieux de pouvoir se renforce** lorsque Isabelle Boni-Claverie mesure que l'école de cinéma qu'elle fréquenta en 1996 - la Fémis - n'accueille quasiment aucun étudiant black. Seule Noire à être entrée dans cette prestigieuse école, elle s'interroge sur cette absence répétée. Mais comme le souligne, désolé, le directeur Marc Nicolas, la ségrégation et l'exclusion se jouent beaucoup plus tôt qu'à 22 ans. Le blocage s'avère tellement profond que les rares initiatives de discrimination positive (atelier d'égalité des chances...) ne peuvent compenser un défaut d'intégration ancré dans le système social. De même, les politiques d'affichage

## 裕隆製造各型汽車



La grand-mère tarnaise et le grand-père ivoirien de la réalisatrice, envoyé à 13 ans par sa famille étudier en France pour comprendre la culture de "l'envahisseur". Il deviendra procureur général de la République française

des discriminations raciales, illustre en partie ce blocage. Car si le refus de ces statistiques est lié à la peur d'une mise en catégories ethno-raciales de la population, la République ne peut cacher son hypocrisie sur la question. Comme le remarque le socio-démographe Patrick Simon, "la République est aveugle à la couleur, avec l'espoir que cet aveuglement débouche sur plus d'égalité". Mais, ajoute-t-il, "dans la pratique, l'aveuglement aux différences rend plus difficile d'observer les discriminations". La stratégie actuelle est donc de ne pas identifier les origines, "alors qu'elles sont omniprésentes dans les interactions quotidiennes".

**Comment faire alors pour lutter, "non contre le mal, mais contre la chose",** selon les mots du sociologue Eric Fassin? Comment réduire cet écart entre l'impossibilité juridique d'identifier les origines de chacun avec la réalité pratique des discriminations raciales, rappelées ici par de nombreux témoignages édifiants face caméra? Une serveuse traitée de négresse à un meeting du FN; une Noire errant dans un magasin, forcément vue comme une vendeuse... "Pour déconstruire notre regard sur l'Autre, il est nécessaire de décoloniser nos imaginaires", écrivait Pascal Blanchard dans son étude sur la France noire. En consignant, par le double biais d'une histoire personnelle et collective, les traces de cette histoire coloniale confusément analysée, Isabelle Boni-Claverie creuse les plaies de cet imaginaire encore malade. **Jean-Marie Durand**

**Trap noir pour être française?**  
documentaire d'Isabelle Boni-Claverie.  
Vendredi 3, 23h10, Arte

[des ministres comme Rama Yade; des présentateurs télé comme Harry Roselmack...] ne changent que très peu de choses, au-delà des consciences chahutées. "Les miraculés servent toujours de paravent à la République", confie l'historien Pap Ndiaye.

Entremêlant les deux modes de récit [analytique et intime, distancié et frontal], Isabelle Boni-Claverie met parfaitement en lumière l'angle mort de la société française confrontée aux présences noires. La perpétuation des stéréotypes autant que la sous-représentation des Noirs au

sommet de l'Etat ou dans les lieux de pouvoir économique ou intellectuel sont l'indice de l'incapacité du pays à bousculer ses habitudes, ses pratiques politiques et son imaginaire culturel. "C'est quoi être Noir; c'est d'abord vivre l'expérience d'être Noir, c'est un marqueur social", rappelle Pap Ndiaye. Si les stéréotypes perdurent, c'est qu'ils servent, selon lui, à légitimer "des formes d'inégalité qui conviennent à la société française".

L'opposition que suscite largement en France la possibilité de statistiques ethniques, pour mesurer la réalité